

Compte rendu

Ouvrage recensé :

David GRAEBER, *Pour une anthropologie anarchiste* (traduction de *Fragments of an Anarchist Anthropology*, édition originale 2004). Montréal, Lux, 2006, 167 p., bibliogr.

par André Campeau

Anthropologie et Sociétés, vol. 31, n° 1, 2007, p. 247-248.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016008ar>

DOI: 10.7202/016008ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Cette proposition est justifiée et illustrée dans le chapitre 2 (*Missing Person*) et dans le chapitre consacré au parcours identitaire d'Eduardo Mori (chapitre 8). Ce dernier est brésilien, d'ascendance japonaise, et il a immigré au Japon pour y occuper un emploi non qualifié à l'usine. Le lecteur accède à son parcours par de longs passages retranscrits de son dialogue avec Daniel Linger, au cours desquels ce parcours est scindé en quatre époques, au moment où ont lieu les entretiens : de Japonais au Brésil, il en est venu à se percevoir comme étranger au Japon, puis comme Japonais au Japon dans le contexte d'efforts considérables d'intégration, et enfin comme Brésilien au Japon. Il n'omet pas de mentionner une cinquième étape, future et très largement rêvée, où il serait enfin Brésilien au Brésil.

Cette écriture du terrain qui simule l'effacement de l'anthropologue derrière le récit individuel rapporté, et qui n'est pas sans rappeler le travail d'Oscar Lewis sans que celui-ci ne soit mentionné, met au premier plan ce que l'auteur appelle la « conscience réflexive » (*reflective consciousness*) de l'individu. La conscience réflexive est une capacité inhérente de l'Homme qui est plus ou moins mise en œuvre selon les circonstances et les trajectoires individuelles. Située à l'interface entre les mondes publics et personnels, cette capacité est ce qui transforme le sens commun (mondes publics) en connaissances conscientes (mondes personnels) qui sont dès lors susceptibles d'être remises en question, et le cas échéant bouleversées. L'identification des conditions qui favorisent la conscience réflexive, en dehors des institutions totales au sens goffmanien (prisons, asiles, camps de concentration) où elle est annihilée, est l'un des principaux objectifs de la « théorie humaine » proposée par Daniel Linger.

De par son ton et le choix des références, cette compilation semble s'adresser uniquement à un public qui serait composé d'anthropologues anglophones unilingues. On en conçoit le soupçon qu'on est en présence d'un manuel de cours, ce que certains raccourcis et descriptions caricaturales viendraient confirmer. On s'étonne également de l'absence absolue de référence à la réflexion et à la pratique anthropologiques brésiliennes (et plus largement non anglophones), ce qui surprend sous la plume d'un spécialiste du Brésil. Il va également sans dire que l'argumentaire en faveur d'un retour de l'acteur présenté par l'auteur serait bien plus convaincant s'il tenait compte des débats qui ont animé les sciences sociales sur ce sujet, notamment en sociologie.

Mélanie Perroud (melanie.perroud03@alumni.sciencespo.fr)
École des Hautes Études en sciences sociales
Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques
54, boulevard Raspail
75006 Paris
France

David GRAEBER, *Pour une anthropologie anarchiste* (traduction de *Fragments of an Anarchist Anthropology*, édition originale 2004). Montréal, Lux, 2006, 167 p., bibliogr.

Anthropologue états-unien, l'auteur occupe la position de membre non permanent et finalement rejeté d'une faculté universitaire ; dans des organisations d'action politique dont la portée critique vise le capitalisme et la mondialisation. Son livre n'est pas achevé. L'auteur ne présente pas une élaboration théorique poussée, tout au plus quelques esquisses.

D'ailleurs, le titre en langue anglaise fait référence à de simples fragments. Ceux-ci sont assemblés en vue de faire sens d'une pratique disciplinaire, l'ethnographie, que l'auteur souhaiterait renouveler.

L'auteur s'adresse à des non-anthropologues en privilégiant la forme d'une introduction à l'anthropologie tout en faisant de celle-ci une critique de l'anthropologie instituée (agrée par l'université). L'enjeu du livre n'est rien de moins que de souhaiter constituer la discipline dans un rapport plus direct à la reconstruction du politique dans une société. Face à un tel enjeu, l'ethnographie se donnerait les moyens d'observer les conditions de possibilité d'une « société politique », notion dont le sens n'est pas défini par l'auteur.

Dans cet ouvrage, l'auteur dissocie ces entités étroitement liées que sont l'État et la nation. Il met entre parenthèses la nation comme forme de communauté politique. Dans cette perspective, l'action politique n'est plus conduite en appui à l'État. Elle émerge d'une collectivité qui se défend de l'État, depuis une vie associative qui s'oppose à ce dernier sans toutefois le défier directement. En ce sens, l'action locale s'inscrit dans un « retrait actif » (terme emprunté à Paolo Virno) permettant d'échapper à l'emprise des instances étatique et économique en vue de créer de nouvelles formes de communauté. Le propos est mince, convenons-en. D'autant plus que des communautés consensuelles l'auteur envisage. Et il faut aussi se demander s'il ne rejoue pas inconsciemment dans ce livre le mythe (profondément ancré dans l'histoire politique états-unienne) d'une communauté insurrectionnelle se déchargeant du poids de l'empire.

Mais le propos offre tout de même une avenue possible. En effet, l'ouvrage est sauvé par une conclusion qui suggère une dynamique de construction et de déconstruction du politique. L'auteur y fait référence à la nécessité de mettre à distance ces paradigmes symboliques que sont le jeu de la politique identitaire et la logique du marché. Il explique que le poids conféré par l'État à ces paradigmes (en appui à la recherche par exemple) et leur intériorisation dans la pratique disciplinaire contribuent au maintien d'identités et de sociétés sous emprise. Le travail assigné à l'ethnographe doit alors être de « théoriser une citoyenneté en-dehors de l'État » (p. 107), laquelle peut même impliquer « une conception totalement différente de la souveraineté » (p. 109). Mais l'auteur ne va pas beaucoup plus loin. À nous de poursuivre ou non sur une telle lancée!

En dépit de ses limites, ce livre est marqueur du politique en anthropologie. À sa façon, dans la vivacité des énoncés, cet ouvrage donne à penser à propos de la relation État-nation. Il le fait dans le cadre d'une critique, c'est-à-dire dans la perspective d'un terrain qui doit porter sur les processus de constitution d'une « société politique » et de nouvelles formes d'exercice de la citoyenneté. Le questionnement de fond porte sur les processus politiques susceptibles de créer un nouveau rapport à l'État.

André Campeau (campeau@mediom.qc.ca)
Centre de Santé et de Services Sociaux de la Vieille-Capitale
DGA mission universitaire (secteur recherche)
880, rue Père-Marquette
Québec (Québec) G1S 2A4
Canada